

Le goût et ses critères

Conférence UPS Robert Gautier 15-03-2011

Hume's 1757 (1711-1776)
Kant's 1790 (1724-1804)
Wittgenstein's 1938 (1889-1951)
Adorno's 1947 (1903-1969)
Stendhal's 1822 (1783-1842)

D'abord définissons le goût. Par ce mot nous désignons une capacité à porter un jugement relativement à un sentiment par définition personnel – deux individus ne peuvent jamais ressentir exactement la même chose. L'un trouvera sa soupe trop salée, l'autre non. Pourquoi "la soupe" ? Parce que "goût" s'applique à la physiologie et les sentiments qui s'y superposent via la culture et l'éducation et parce qu'en ce qui concerne les sentiments esthétiques nous sommes confrontés aux mêmes problèmes d'enchâssement dans une culture et d'influences reçues. Pour certains la ressemblance de l'œuvre à un modèle est essentielle pour pouvoir éprouver quelque chose, puis juger, c.-à-d. formuler un « ça me plaît » ou « j'aime » ou le contraire. Pour d'autres l'abstraction ne sera pas un obstacle au sentiment. Mais « j'aime », comme "goût", est également ambigu, ce qui nous amène à délimiter des domaines de réflexion, les plaisirs physiologiques et les plaisirs esthétiques. Kant au XVIIIème distinguait le beau de l'agréable, la beauté ("artefactuelle") qualifiant les beaux-arts, l'agréable rassemblant les plaisirs sensibles. Ludwig Wittgenstein au XXème pense que l'on doit s'appuyer sur le langage : « il y a un domaine où l'on exprime son plaisir, comme lorsqu'on goûte des mets ou lorsqu'on respire un parfum qui nous plaisent, etc. ; puis il y a le domaine de l'Art »ⁱ, défini par un « jeu de langageⁱⁱ » particulier. Ce dernier consiste en une certaine configuration de termes liés par des références communes explicites ou implicites ; ce « jeu de langage », Wittgenstein le compare à une « caisse à outil » remplie de clés, de tournevis, de marteaux, etc. Lorsque le plombier demande un marteau à son apprenti, celui-ci sait de quoi il s'agit et ne lui tend pas ce qu'un employé de chez Christie's donnerait au commissaire priseur.

Donc, à moins de fuir la question avec un « tous les goûts sont dans la nature », on pourrait dire que "goût" est le nom de ce pouvoir que possède chacun d'évaluer une œuvre, mais que l'évaluation est sujette à bien des variations. On peut les accepter avec un « c'est comme ça » équivalent de « bof », mais dont plus généralement on s'accommode par tolérance et/ou respect des opinions d'autrui, ou encore chercher à savoir s'il n'y a rien de commun, vraiment rien à partager, à communiquer.

Pouvons-nous trouver des critères, des repères du goût ?

La diversité des avis, des opinions des personnes avisées (artistes, critiques...), comme des amateurs semble rendre la tâche impossible – sans négliger les cultures différentes. Je citai Kant car dans la *Critique de la faculté de juger*, répondant à la tentative de Hume, il propose des critères du jugement spécifiques pour l'art. Selon David Hume « il nous est naturel de chercher un *critère du goût* ; une règle, grâce à laquelle les différents sentiments des hommes seraient réconciliés »ⁱⁱⁱ, mais nous ne saurions la trouver dans l'entendement car il n'évalue que des choses extérieures (la science). Si on ne peut s'appuyer sur la raison, reste le sentiment : « Tout sentiment est juste ; parce que le sentiment ne se réfère à rien au-delà de lui-même, et est toujours réel, partout où un homme en est conscient. [... si] mille sentiments différents sont excités par le même objet, ils sont tous justes : parce qu'aucun sentiment ne représente ce qui se trouve réellement dans l'objet. Il marque seulement une certaine conformité ou relation entre l'objet et les organes ou facultés de l'esprit ; mais si cette conformité n'existait pas réellement, il n'aurait pas été possible que le sentiment fut. »^{iv} Mais le jugement esthétique dépendant du sentiment et non de la chose, le sentiment étant toujours individuel, le jugement n'aura jamais une valeur universelle, tout au plus générale. L'« élégant et [le] beau ne sont pas des qualités absolues, (« La beauté n'est pas une qualité des choses elles-mêmes : elle existe seulement dans l'esprit qui les contemple »^v). Ces qualités « ne nous plaisent par rien d'autre que leur tendance à produire une fin agréable » (...) et adaptée à notre usage. Cependant il semble possible d'atténuer ce relativisme si contemporain en précisant les sortes d'œuvres dont on parle et comparer ce qui est comparable, par exemple Raphaël et Michel Ange, ou Y. Klein et Mark Rothko, mais non Titien et Wagner. En précisant aussi les cultures, le Taj Mahal et une porte de grenier (silo)

Baoulé (SE Côte d'Ivoire, qui protège le contenu par les symboles sculptés). On peut également développer son goût ou encore s'en remettre aux critiques dont le goût est plus délicat, affiné relativement à leur domaine de compétence. Enfin admettre qu'il y a malgré tout dans les objets quelque chose qui provoque l'émotion esthétique, plaisante ou non. Bref, du point de vue purement empirique, si l'on peut trouver quelque accord, le plaisir esthétique n'étant pas parfaitement distingué du plaisir sensible, l'agréable, le « standard of taste » n'est pas satisfaisant. Il n'y a pas de différence fondamentale entre l'admiration d'un pur sang andalou et d'un N. de Saint-Phalle.

La tentative de Kant approfondit la question, l'art n'est plus exclusivement défini par l'exigence de produire de la beauté, puisque selon lui « on ne devrait appeler art que la production qui fait intervenir la liberté ». Cette proposition commande toute sa réflexion sur l'art et le goût (pas seulement). Elle a pour conséquences que les œuvres ne sont reconnues comme telles que si leur finalité est indépendante de tout intérêt matériel, que si l'appréciation est tout aussi détachée, qu'il s'agisse des points de vue respectifs de l'artiste ou de l'amateur. C'est une relation entre deux libertés qui s'instaure, le langage étant suppléé par l'œuvre, et comme dans l'enquête empiriste la subjectivité, c.-à-d. l'être de l'individu, ce en quoi se retrouve son identité (histoire personnelle, influences...), la subjectivité est essentielle. Cependant, à la différence de l'empirisme, le sentiment n'est plus juge, mais la raison. D'abord parce que dans son mouvement d'autoréflexion la raison prend conscience que les jugements qui constituent notre science du monde, ce que nous appelons les lois (on juge que l'attraction attire la pomme vers le sol ; on ne juge plus que c'est son poids), sont de nature différents des jugements moraux (fondés sur l'autonomie) et des jugements esthétiques héautonomes – ils se donnent leur règles de distinction et d'évaluation des œuvres d'art. Le jugement de goût réfléchit à ce qui peut entrer dans le domaine de l'art et à ce qu'on en ressent, que l'on exprimera ensuite. Ces règles, sont en fait des « conditions » grâce auxquelles on peut dire (se dire) que la *Flora* est belle, ce qui signifie que l'on ne fait pas rentrer le tableau dans un concept, on ne le subsume pas sous le beau idéal, mais qu'on a réfléchi à ce que l'on pouvait penser du sentiment que l'on a, avait éprouvé et que l'on a qualifié ensuite. On est allé du particulier vers un universel possible, la beauté (le joli, le mignon, la laideur, l'horrible...)

et non le contraire. Ensuite parce qu'en revenant sur les conditions des appréciations des œuvres d'art, nous allons retrouver la liberté du sujet, qu'il s'agisse du créateur ou de l'amateur, qu'il soit à l'écoute de juges reconnus de l'art ou qu'il n'écoute que son sentiment (matière de son goût) et sa réflexion (forme).

Dans un premier moment l'analyse de l'évaluation esthétique nous fait prendre conscience qu'aimer une nature morte de Chardin ou de Cézanne, ou encore un nu de Cabanel (*La naissance de Vénus*) ne satisfera aucune de nos envies possibles (poisson, pommes, sexe). L'intérêt n'a pas part à notre plaisir, ce type d'artefact n'a pas d'utilité. Ensuite on prendra conscience que face à la diversité de ce qu'on rassemble dans la catégorie des arts et des différences entre époques, cultures, etc., il n'y a pas d'Idée existante, de concept existant du beau auquel se référer, mais aussi que lorsqu'on aime une œuvre on a l'impression que la beauté lui appartient, bien qu'en réalité ce soit nous qui la lui attribuons. C'est donc bien le sujet qui aime, c'est personnel, et cependant il voudrait que tous (totalité) partagent son avis, quoique cela engage sa liberté et le mette face à sa solitude. Kant le formule ainsi : le beau est « ce qui plaît universellement sans concept », le « universellement » étant la marque du critère fondamental recherché et qui n'existe qu'en droit, à travers le désir de partage universel, fondé sur la certitude intérieure de la valeur de l'objet – sachant bien qu'en fait l'accord total ne se réalisera pas puisqu'il n'y a pas de concept du beau. Au demeurant il ne réside pas non plus dans une beauté de la nature, car « le beau n'est pas la représentation d'une belle chose, mais la belle représentation d'une chose ». Enfin ces deux premières conditions sont complétées par l'idée que l'on perçoit la finalité artistique d'un artefact, bien qu'il ne possède pas de finalité, c.-à-d. d'utilité ; l'œuvre d'art, ici également demeure libre, donc *a contrario* le design, par exemple, n'est pas de l'art. Et complétée par l'idée que juger qu'il y a de la beauté est nécessaire.

Ces deux approches, si elles ne permettent pas de dégager un ou des critères du goût, possèdent cependant l'avantage de nous faire réaliser que dès les Lumières on a été confronté aux problèmes contemporains : qu'est-ce que l'art ?, qu'est- qui est beau ?, pourquoi ? Ni le sentiment seul, ni la raison exclusivement ne peuvent répondre, mais tous deux appartiennent au sujet, c'est donc à lui qu'il faut revenir et à sa manière

de percevoir le monde et d'y manifester sa présence. D'abord il se le représente, ou il se le présente à nouveau sur la base des informations qu'il en tire (sens et outils et théories), ensuite il y agit et le modifie. Ce qui se passe lorsqu'on veut définir la vérité se trouve illustré par la question du goût : on doit se régler sur le sujet (sa sensibilité et sa raison) et non plus sur le réel, car le réel est l'œuvre de la représentation, liée à une culture (*e.g.* différence des sciences chinoises et européennes antérieurement à la généralisation des mathématiques et de la technoscience). De même des questions morales peuvent être modélisées à l'aide de la question du goût, ou la question du jugement en politique (H. Arendt). Simplement la problématique de l'évaluation ne mérite pas l'indifférence car elle engage des anthropologies et des conceptions du monde. « L'art est une promesse de bonheur » selon Adorno, se réfère à Stendhal et donc à l'amour (« la beauté est une promesse de bonheur » *De l'amour*), ce qui nous renvoie à l'état du monde, à des Lumières dévoyées et pour ce qui nous occupe à la marchandisation de l'art, dans laquelle le travail et la qualité des réalisations (Jan Fabre), ou l'originalité servent au moins de support à la spéculation.

ⁱ Leçons sur l'esthétique II, 3

ⁱⁱ *Ibid.* I, 4

ⁱⁱⁱ Of the Standard of Taste

^{iv} *Ibid.*

^v *Ibid.*